



Pascal MONARD (1795-1874)

LE DESTIN MILITAIRE ET MÉDICAL DES FRÈRES MONARD

par le Médecin Général BOLZINGER (1)

A la demande de notre président, je viens bien volontiers évoquer devant vous la vie et l'œuvre de Pascal Monard, le bienfaiteur de notre Société. Si la gratitude et la tradition nous engagent à commémorer avec ferveur le centième anniversaire de son décès, davantage nous y invite l'attachante personnalité de ce grand ancien, personnalité dont les composantes, sociale et professionnelle le disputent à la valeur des qualités humaines que rehausse encore à nos yeux, le contexte historiographique messin.

Mais ce qui donne à sa vie une coloration originale, des plus sympathiques, c'est son aventure gemellaire, c'est cette vie en partie double qu'il mène avec son frère jumeau Charles, cette interdépendance fraternelle qui marquera toutes les étapes de leur carrière et que seule la mort de l'un d'eux a pu interrompre. Ainsi leur histoire à tous deux est-elle indissociable et c'est pourquoi nous nous proposons de vous parler, moins de Pascal Monard qui nous touche de plus près, que des frères Monard dont l'unité résume les vertus de chacun.

Parler des frères Monard c'est aussi faire revivre leur environnement, c'est se remémorer les événements et les hommes politiques qui l'illustrèrent. Ils serviront de toile de fond à notre exposé qui se voudrait davantage historiographique que strictement biographique.

1 Communication faite à la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle dans la séance du 16 octobre 1974.

Années étranges et passionnantes que celles où vécurent Charles pendant 59 ans et Pascal vingt ans de plus, époque où, à travers l'alternance des régimes politiques, les convulsions révolutionnaires succèdent aux aventures guerrières, européennes ou africaines ; la dernière et non la moindre aboutissant à l'annexion de leur ville natale et au décès de Pascal le survivant, quatre ans plus tard (le 4-2-1874), soit vingt ans après son aîné (mort le 22-4-1854).

C'est Charles qui avait toujours été considéré comme l'aîné, Pascal demeurant le cadet. Nés à peu d'intervalle, il est permis de penser que Pascal fut le premier. On sait en effet que l'ancienne jurisprudence tranchait la question de primogéniture au profit de celui des deux jumeaux qui était venu au monde le second, le considérant comme le premier conçu. Le code actuel reprenant les dispositions légales prises au siècle dernier (17-8-1848) à l'occasion d'un règlement sur l'exemption du service militaire des fils aînés de veuves, désigne au contraire comme l'aîné celui qui voit la lumière le premier.

Quoiqu'il en soit, aucun document particulier autre que l'acte de naissance ne vient nous donner de précisions décisives. Il se borne à déclarer que Charles est l'aîné et Pascal le cadet. Seuls le comportement et l'allure physique des deux frères nous permettent de croire qu'ils étaient jumeaux vrais, c'est-à-dire univitellins.

Leur famille appartenait à cette petite bourgeoisie d'artisans et de commerçants, si prompte à s'enthousiasmer pour les idées révolutionnaires nouvelles et à en promouvoir le succès. Elle était non moins avide d'occuper dans la nouvelle société une place plus conforme à sa valeur, place que l'ancien régime lui avait toujours refusée.

Aussi voit-on surgir de ses rangs un vaste mouvement de rénovation et de promotion sociales.

A ne considérer que les familles de la rue du Moyen-Pont, rue qu'habitaient les Monard, nous voyons le fils du cordonnier, Christophe Fratin, devenir le sculpteur animalier célèbre dont le cheval arabe, à la démarche insolite, orne l'Esplanade, face au Palais de Justice ; le fils du grainetier Jean-Baptiste-Léon Simon atteindre en peinture une renommée nationale, le fils de l'épicier, Burthe, promu au

grade de colonel commandant le 4^e Hussard, s'illustrer à Austerlitz, puis recevoir la dignité de général baron d'Empire ; les fils, petits-fils et arrière-petits-fils du perruquier Charles et Pascal Monard, acquérir les doctorats en chirurgie, en médecine et accéder à un rang des plus honorables dans le corps de santé militaire.

C'est le 27 pluviôse de l'an III (soit le 15-2-1795) que Charles Monard le père, accompagné de deux témoins, ses voisins de rue, le cafetier et le grainetier, vint déclarer au citoyen J.-B. Belleval, membre du conseil de la commune de Metz et officier d'Etat-civil, que Marguerite Maitrecour sa femme, venait de mettre au monde deux enfants mâles jumeaux. Depuis sa laïcisation le 20 septembre 1792, le Bureau d'Etat-civil faisait des débuts difficiles sous la direction de Belleval, artiste dramatique de son état et membre influent du conseil de la commune de Metz. En ce printemps 1795, elle était aux prises avec de graves difficultés socio-économiques. Une disette sévissait cruellement — disent les chroniqueurs — sur la population pauvre. Peu de blé, peu de farine, de plus, la municipalité venait de doubler brusquement le prix du pain. Ce furent les émeutes de germinal (7 juin 1795). Aux cris de « *pas de pain, pas de cocarde, pas de république* » la population en colère fait irruption dans la salle de l'hôtel de ville, prend violemment à partie les membres du conseil. Craignant pour leur vie, ils acceptent le retour aux prix antérieurs. L'apaisement relatif qu'amène cette concession leur permet de faire intervenir la garde nationale et d'arrêter les principaux émeutiers qui étaient des femmes. Deux d'entr'elles ayant provoqué, dit le jugement du tribunal criminel, « *l'aviilissement des magistrats du peuple, foulant aux pieds les couleurs nationales en prononçant des blasphèmes atroces que la plume refuse de tracer* », furent, non seulement condamnées à deux ans de réclusion à la Maison de Force, mais également et bien qu'elle fût officiellement abolie depuis 1792, à la peine du pilori. Attachées à un poteau planté sur un échafaud place de la Loi (l'actuelle place d'Armes) elles furent exposées pendant six heures au regard du peuple. Thermidor n'avait pas encore adouci les mœurs des édiles messins.

Si j'ai cédé à la tentation de vous rappeler ce curieux épisode de la Grande Révolution à Metz, assez peu connu

d'ailleurs, c'est qu'il m'a paru illustrer au mieux le climat dans lequel les frères Monard vécurent leur enfance et leur adolescence.

Ensemble ils menèrent leurs études au collège proche, études brillantes, ensemble ils vont choisir leur carrière.

Les descendants d'une lignée, vouée depuis plus d'un siècle à l'art capillaire allaient-ils assumer l'atavisme familial ? Le croire serait méconnaître l'influence du milieu, de cet ouragan de passions politiques et d'épopées guerrières qui déferlait sur la cité et entraînait vers l'armée nombre de jeunes Messins. Pour tous deux, c'est la chirurgie militaire qui aura la préférence. Il n'est pas téméraire d'admettre que la profession des ascendants, si étroitement apparentée à l'ancienne confrérie de saint Côme et de saint Damien, ait une part dans ce choix. Mais nous pensons qu'il fût plutôt le fruit du rayonnement qu'exerçait alors à Metz depuis 1732 l'hôpital d'instruction du corps de santé militaire. Il comptait, dit le médecin général Lambert des Cieullels, l'un des meilleurs historiens en la matière, des maîtres hautement qualifiés par leur connaissance et leurs vertus professionnelles et auxquelles les Armées de la Monarchie, de la Révolution et de l'Empire étaient redevables de tant de jeunes chirurgiens, tombés, pour la plupart, sur les champs de bataille.

De prestigieux aînés avaient précédés les deux frères dans cette voie. Nous ne citerons que leur voisin de quartier : Morlanne, de la rue de la Vignotte.

Morlanne, fils et élève d'un chirurgien-major qui professait à l'hôpital d'instruction, amorçait son exceptionnelle et prestigieuse carrière de chirurgien militaire, d'accoucheur municipal, de fondateur d'un ordre religieux et de candidat aux dignités canoniques.

Notons d'ailleurs qu'à cette époque les hôpitaux militaires d'instruction fournissaient également les praticiens nécessaires aux besoins de la population civile.

Les frères Monard, soutenus et guidés par leurs parents qu'impressionnaient les heureuses dispositions de leurs fils, se présentèrent avec succès à l'examen d'entrée dans ces établissements. Celui de Metz était dirigé par le médecin

principal Ibrelisle qui bénéficiait d'une réputation technique et pédagogique des mieux fondées. Issu d'une lignée de maîtres chirurgiens normands, il catalisait autour de lui les jeunes vocations chirurgicales de la région. Son fils Maximilien, véritable enfant prodige, le camarade d'étude des Monard, était très apprécié de la société messine. Il devait épouser l'une des plus belles femmes de la cité, première victime, hélas, de l'épidémie de choléra de 1832. Il avait commencé son initiation chirurgicale à 11 ans, à 13 ans il entra comme élève commissionné de l'hôpital militaire, à 15 ans il obtenait le grade de sous-aide major et à 18 ans il était affecté au 7^e Régiment de Cuirassiers et faisait avec lui la campagne de 1805-1806, celle d'Austerlitz, de Iéna et d'Auerstaedt, sous les ordres de Percy.

Cette étonnante promotion était loin d'être exceptionnelle aussi bien dans le corps de santé que dans toute l'armée impériale.

La valeur des élèves chirurgiens de l'école de Metz unanimement reconnue était à la mesure de celle de ses maîtres qui appartenaient pour la plupart à l'élite nationale de la profession. Elle animait de surcroît la vie culturelle messine en militant activement dans les Sociétés savantes de la ville, en particulier à l'Académie et à la Société des Sciences médicales.

Ibrelisle ne tarda pas à distinguer la valeur des frères Monard et à reconnaître leur rapide progrès dans l'exercice de l'art chirurgical. Il leur permit d'adresser très tôt leur demande d'affectation à l'armée, demande d'autant plus favorablement accueillie par le ministre que les désastres de la Grande Armée avaient singulièrement appauvri le corps de santé. Par ordonnance du 16 mai 1813, soit moins de six mois après la Bérésina (26-29-11-1812), Charles et Pascal Monard sont nommés chirurgiens sous-aide majors avec mission de rejoindre le reste de la Grande Armée qui tentait de se rassembler à Königsberg et à Vilna. Périlleux honneur que d'assurer le service de santé d'une armée en déroute. Les combats incessants avaient réduit à 275 les 895 chirurgiens présents au départ.

Le baron Larrey qui les dirigeait et qui venait de déployer sur les champs de bataille russes ses talents d'organisateur et d'opérateur (n'avait-il pas durant les

journées de Borodino procédé sur place à 200 amputations) accueille les frères Monard à Dresde. Il les affecte à une ambulance divisionnaire en voie de reconstitution dans cette ville. Rapidement débordée et dans l'impossibilité d'organiser les évacuations, elle restera prisonnière de l'ennemi qui déferlait sur l'Allemagne, talonnant les troupes françaises en retraite. Celles-ci, après un coup d'arrêt à Dresde, engagèrent le 16 octobre la bataille à Leipzig dont l'issue fut trop incertaine pour éviter la poursuite d'une déroute aussi désastreuse que celle de Moscou.

Les frères Monard et les blessés dont ils ont la garde resteront aux mains de l'ennemi.

Rude et douloureuse initiation pour ces jeunes officiers qui dès le début de leur carrière exerceront leur apostolat dans un climat de panique et d'angoisse, de pénurie et de désordres en tous genres. Seuls dans ce milieu hostile et sans moyens suffisants, ils doivent assurer la protection de leurs blessés, contre les violences ou l'arbitraire de l'ennemi. Avec conscience et fermeté ils accomplissent leur mission et sont rapatriés deux ans plus tard (décembre 1813).

La France est alors en gestation de régime. La Restauration, soucieuse de rénover l'Armée, procède au préalable à un licenciement général dont sont victimes nos deux compatriotes.

Ils rentrent donc à Metz dans leur famille, préoccupés d'une réinsertion dans le milieu civil. Cet intermède n'est que de courte durée. Edifié par les dossiers des Monard, le ministre les rappelle à l'activité et les affecte le 3 novembre 1814 à l'hôpital de Rennes.

Ce séjour en Bretagne leur sera bénéfique. La proximité de la capitale va leur permettre, grâce à des congés généreusement accordés de préparer leur diplôme de docteur en médecine dans cette mémorable école parisienne où — comme dira plus tard Pascal Monard — *« semblable à un arc-en-ciel après l'orage se trouvent après nos troubles révolutionnaires, réunies en faisceau, toutes les lumières de l'art de guérir »*.

Quatre ans plus tard les frères inséparables présentent avec succès le même jour leur thèse de doctorat (20-8-1818).

Cette distinction leur permet de franchir une étape importante de leur carrière, de gravir les différents échelons de la hiérarchie chirurgicale autant que médicale et d'assurer leur qualification pour des emplois hospitaliers. C'est ce que concrétise leur promotion, un mois plus tard, au grade de médecin aide major. A leur grande joie les nouveaux promus sont affectés à l'hôpital d'instruction de Metz. Mais la labilité bien connue du destin militaire ne devait pas leur permettre d'en jouir longtemps. Sous l'effet d'une nouvelle et flatteuse sélection, ils sont bientôt mutés à l'hôpital militaire Picpus, l'un des hôpitaux centraux de la capitale, puis, durant une année, détachés à la Légion de la Charente inférieure, pour deux ans enfin au 43^e R.I.

Nous sommes en 1823.

Louis XVIII vivait la dernière année d'un règne qui pour être constitutionnel et pacificateur n'en subissait pas moins l'agitation et les excès des Ultras du ministère Villèle. Aussi pour affermir l'absolutisme du tyranique Ferdinand VII autant que pour accroître le prestige militaire des Bourbons engagera-t-il la France dans la guerre d'Espagne, première guerre de son règne après dix années de paix.

Au nom de la Sainte Alliance, le corps français du général Moncey, sous les ordres du duc d'Angoulême, franchit les Pyrénées le 23-4-1823, s'enfonce en Catalogne, enlève le Trocadéro et se rend maître de Cadix, centre de la rébellion, ville que Napoléon I^{er} n'avait pas pu conquérir en 1812. Ce corps dispose d'un service de santé soigneusement étudié sous la direction du médecin inspecteur Gama notre compatriote mosellan, professeur de chirurgie au Val de Grâce, dont l'esprit frondeur et caustique était redouté autant qu'était appréciée la générosité de ses interventions, en faveur des plus faibles.

Les frères Monard lui sont affectés en qualité de médecins adjoints et sont envoyés à Cadix où ils dirigeront un service d'ambulance. Ils y resteront quatre ans.

Si les pertes consécutives à cette campagne ne peuvent être comparées à celles qui avaient décimé, quinze ans auparavant les troupes impériales, les ambulances n'en étaient pas moins surchargées et cette fois par le nombre croissant des malades victimes d'une épidémie de diarrhée estivale

mal définie. Le zèle que déployèrent les frères Monard à leur chevet est unanimement admiré, de même que sont remarqués la ferveur de leurs études et leur goût pour les problèmes d'histoire naturelle, de botanique en particulier. Il leur acquiert notoriété et sympathie auprès des élites locales. Après un an d'activité sur place la Société médico-chirurgicale de Cadix leur confère le titre de membre correspondant.

Rappelés à Paris en 1828 en réserve d'affectation après six ans de séjour en Espagne, leur route, où sans discontinuité ils cheminaient de concert, va pour la première fois quelque peu diverger.

Charles est affecté au 5^e R.I. légère, Pascal successivement aux hôpitaux de Lyon, puis de Besançon et de Montmédy. Une nouvelle expédition guerrière, la troisième de la Restauration, devait à nouveau les réunir. Nous étions à la veille des « 3 glorieuses ». Le « coup d'éventail » du 29-4-1827 préludait à la campagne d'Algérie. En dépit de l'Angleterre, le ministre Polignac décide l'envoi d'une expédition contre Alger. Envisagée au début comme une action de prestige à visée restreinte, elle amena peu à peu les gouvernements qui se succédaient à la conquête de tout le pays.

C'est sur cette terre du Maghreb que vont s'épanouir les hautes qualités des frères Monard. Ayant opté pour la filière médicale, ils sont tous deux affectés au corps expéditionnaire et promus au grade de médecin ordinaire, appellation ingrate qu'abolira la II^e République au profit de celle de médecin-major réservé initialement aux chirurgiens.

Sous les ordres du général de Baumont, le baron Denniée qui était l'intendant en chef, grand maître de la logistique des opérations, avait procédé à une minutieuse préparation comprenant à la fois la sélection des effectifs et du personnel sanitaire, la mise au point de son équipement et le renforcement des mesures générales d'hygiène.

Charles et Pascal avaient rejoint leurs ambulances à Marseille et embarqué le 25 mai sous une pluie torrentielle. La flotte de débarquement saisie dès son départ par le mauvais temps dut relâcher aux Baléares dans la baie de Palma et attendre une mer plus clémente. Ce n'est que le

12 juin, soit dix-sept jours après son départ, qu'elle arriva en vue des côtes d'Alger. Le surlendemain les trois divisions du corps expéditionnaire, soit 78.000 hommes, débarquèrent sur les plages de Sidi Ferruch.

Les deux frères n'avaient pas manqué de travail tout au long de la traversée. Une sévère épidémie de rougeole sévissait à bord et l'inaction exerçait sur le moral des hommes une influence déprimante que le débarquement eut tôt fait de dissiper.

Nos jumeaux eurent bientôt conscience que l'Afrique allait durant de nombreuses années solliciter le meilleur d'eux-mêmes.

Décrire l'œuvre qu'ils ont accomplie c'est en réalité brosser le tableau général de l'activité du service de santé des Armées en Algérie durant les vingt premières années de l'occupation. Il est d'une générosité et d'une richesse que tous les historiens français et étrangers se plaisent à souligner. Tous les grands fléaux endémo-épidémiques accablaient cette malheureuse terre des soleils torrides et des nuits froides, terre où une population indigène misérable survivait dans les miasmes et dans la fièvre où, sous des lauriers en fleurs, l'air altéré de la Mitidja plus que les balles arabes répandait la mort dans les rangs des soldats de Bugeaud.

Alors se posaient à l'Armée, tous à la fois, les grands problèmes de prophylaxie et d'hygiène, d'assainissement et d'organisation, de thérapeutique individuelle et collective.

Devant l'ampleur de la tâche, le doute s'était emparé de l'esprit des chefs, le découragement de celui de la troupe. L'abandon de la conquête était envisagé. C'est grâce aux perspectives ouvertes par l'efficacité du Service de Santé que cette tentation fut écartée. Sans relâche on dut faire face à la morbidité typhique et cholérique, typhoïdique et dysentérique, parasitaire et vénérienne, mais c'est surtout dans sa lutte contre le paludisme que s'affirme le mieux le prestige de la science française et l'ingéniosité de son organisation. Depuis des siècles le paludisme posait aux savants une énigme redoutable. Sa solution fut l'œuvre du corps de santé d'Alger, en particulier de deux de ses mem-

bres dont la vie et la formation se rattachent étroitement à Metz, j'ai nommé Maillot et Laveran.

François-Clément Maillot, issu d'une vieille famille médicale de Briey, fut élève du lycée et de l'hôpital d'instruction de notre ville où après un long séjour à Alger il professa l'hygiène et l'épidémiologie. Clinicien de génie et missionnaire de la prévention collective, on lui doit l'identification anatomo-clinique des fièvres paludéennes ainsi que la codification de leur traitement quinique. Il prépara les voies à son cadet Alphonse Laveran qui découvrit l'agent causal, l'hématozoaire.

Alphonse Laveran fit ses premières armes à l'hôpital d'instruction de Metz où professait son père, Louis Laveran, créateur plus tard de la chaire d'épidémiologie du Val de Grâce qu'il illustra de son enseignement.

Ensemble les frères Monard participent à cette épopée médico-scientifique africaine, lors du débarquement tout d'abord, dans la noria des évacuations de la zone des combats vers l'ambulance de regroupement de Sidi Ferruch, vers les navires de transport sanitaire reliant Alger avec l'hôpital de relai de Mahon aux Baléares et avec Marseille.

Ensemble ils contribuent au fonctionnement dans la province d'Alger des établissements sanitaires nouvellement créés où leur compétence leur vaut les charges successives de médecin chef des hôpitaux de Mustapha, de la Salpêtrière, du Dey et de Médéah. Dans ces fonctions ils vont durant quatorze années exercer leur science, leur esprit de charité et leur infatigable dévouement. C'est à partir de ces établissements que se répand à travers l'Afrique leur réputation de savants et d'apôtres. Toute l'armée connaissait les frères Monard, louait leur mérite et leur modestie, admirait leur amitié fraternelle et la bienveillance inaltérable de leur caractère.

Il n'est donc pas surprenant qu'en 1840, le maréchal Soult, celui qui décida de la victoire d'Austerlitz en enlevant le plateau de Pratzen, devenu ministre de la guerre et des affaires étrangères de Louis-Philippe, les désigne tous deux comme membres adjoints de la Commission scientifique d'Algérie. Enfin, lorsque l'hôpital militaire d'Alger fut élevé au rang d'hôpital d'instruction, il leur attribua les

fonctions de professeur adjoint. Leur enseignement fut particulièrement fécond. On appréciait la minutie de leurs examens cliniques au lit du malade ainsi que la pertinence des déductions étiologiques et thérapeutiques.

Leur succès leur valut de légitimes avantages de carrière. Mais une fois encore leur destin militaire allait différer. Alors que Pascal, le cadet, moins expansif que son frère, n'atteignait qu'une promotion au grade de médecin ordinaire de 1^{re} classe (médecin commandant), Charles gravissait deux échelons de plus et terminait au grade de médecin principal de 1^{re} classe (médecin colonel). De plus, le ministre, par trois fois, désignait ce dernier au poste important de médecin chef intérimaire des armées d'Afrique, à l'occasion des absences et des indisponibilités répétées du titulaire.

Il s'agissait du médecin principal Antonini, réputé pour sa distinction et l'étendue de sa culture, la sagesse et la clairvoyance de ses jugements. Toujours sur la brèche il paya de sa vie son dévouement auprès de ses malades de l'hôpital du Dey. Atteint de choléra en 1835, il contracta dix ans plus tard à Biskra une dysenterie maligne qui devait l'emporter.

Il s'était lié d'amitié avec les Monard et les associait à ses travaux qui faisaient autorité dans le monde médical d'alors. Avec eux, il rédige ses célèbres rapports médicaux trimestriels et publie plusieurs mémoires où s'ébauche avec plus de précision le démembrement étiologique et la différenciation clinique des fièvres africaines, travail dont s'inspireront ses successeurs en particulier Maillot.

Les Monard reprendront ces études à Metz et les publieront à la Société des Sciences médicales de la Moselle.

Si les deux frères restaient associés dans leur double mission médico-scientifique et pédagogique, ils ne l'étaient pas moins dans l'utilisation de leurs loisirs.

Tous deux avaient, nous l'avons dit, un culte pour les sciences naturelles et leurs connaissances en cette matière leur valaient une notoriété connue et encouragée par le ministre. En les nommant membres adjoints de la commission scientifique de l'Algérie, il leur demandait de s'occuper

spécialement des problèmes touchant aux sciences naturelles, en particulier à la botanique.

Ainsi s'écoulèrent quatorze années de dur et fécond labeur au profit d'une terre hostile et malsaine, lieu d'élection de toutes les misères humaines, mais d'où commençait à émerger l'espoir d'un renouveau. Il exigea, hélas, de ceux qui en furent les promoteurs, le sacrifice partiel ou total de leur santé. Celle de Charles inquiète vivement son frère si bien qu'éloignés encore de la limite d'âge de leur grade — ils ont 50 ans — ils demandent et obtiennent, toujours solidaires, leur mise à la retraite à dater du 30 août 1844. Ils se retirent dans leur ville natale que Charles venait de rejoindre pour y passer un congé de convalescence.

L'Armée d'Afrique unanime regrette leur départ et sollicita pour eux le témoignage officiel de la reconnaissance publique.

Déjà le roi d'Espagne leur avait conféré (le 31 mars 1829) le grade de chevalier de l'ordre de Charles III. Louis-Philippe les avait nommés chevaliers de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, Charles le 13 novembre 1832, Pascal moins de deux ans plus tard, le 5 janvier 1834. Par contre seul ce dernier fut élevé à la dignité d'officier le 20-4-1839, promotion dont l'aîné ne put jamais bénéficier. L'explication de cette anomalie apparaît à l'examen des documents d'archives conservés au service historique de l'armée à Vincennes et au Musée du Val de Grâce. Elle n'a d'intérêt pour nous que dans la mesure où elle illustre une fois encore l'émouvante solidarité des deux frères.

Lorsqu'il fut question de les promouvoir au grade de médecin principal, le ministre désireux de les récompenser tous deux, mais limité sans doute par des considérations budgétaires n'accorda cette faveur qu'à l'aîné, le cadet reçu en compensation la rosette d'officier de la Légion d'Honneur. Malgré les chaleureuses recommandations des autorités d'Alger, intervenues par la suite, le ministre ne voulut jamais consentir à l'octroi de la rosette à Charles.

Une ultime et exceptionnelle proposition en sa faveur, présentée après son départ de l'Armée, fut également sans effet.

« Il me semble, écrit au ministre l'intendant Appert, qu'après quatorze ans employés au secours de nos soldats malades, que votre haute bienveillance, Monsieur le Ministre, et votre haute sollicitude pour les vieux serviteurs de la France ne peut manquer d'atteindre celui des deux frères qui n'a que la simple croix de chevalier. » Le document est annoté en marge, sans doute par le ministre lui-même : « Si M. Monard se fut retiré moins jeune, dit cette apostille, il aurait obtenu cette faveur ». Comme quoi la logique ministérielle n'est pas toujours sans défaut.

Les derniers propos officiels sur cette affaire se trouvent sans doute résumés dans une note de l'intendant. Après avoir déclaré à propos des deux jumeaux qu'il est impossible de joindre plus d'instruction véritable, plus de dévouement, plus d'amour de ses malades et de véritable philanthropie il estime « qu'on a un peu contrarié le singulier jeu de la nature en accordant à l'un, en refusant à l'autre la récompense que l'un n'obtiendrait pas et ôterait tout le prix de celle accordée à l'autre ». Il est difficile d'attribuer au ministre un aussi noir dessein.

La retraite devait à nouveau réunir les deux frères dans le même labeur et la même passion des sciences médicales et des sciences naturelles.

En ce qui concerne la médecine, rappelons le rôle joué par Charles et Pascal à la Société des Sciences médicales de la Moselle. Il fut en tous points exemplaire. Le Docteur Scoutetten, lui aussi ancien médecin des armées, ne manquera pas de le souligner lorsqu'au décès de Charles Monard il prononça son éloge funèbre.

Leur activité se manifesta tout d'abord par plusieurs communications, fruit de leur riche expérience algéroise. Citons en particulier le mémoire d'une centaine de pages, signé des deux frères et intitulé : « *Réflexions sur la doctrine des crises dans son application aux maladies du nord de l'Afrique* ». L'analyse détaillée de ces fièvres d'accès, cataloguées suivant leur mode de développement, débouchent rapidement sur une exégèse physio-pathogénique, réduisant à un syndrome d'irritation sympathique ou cérébrospinale, compliqué ou non de phlegmasie des viscères, notion chère à Broussais, l'ensemble des manifestations morbides. Bre-

tonneau n'avait pas encore proclamé la doctrine de la spécificité étiologique des maladies et le souffle de l'ère pastoriennne n'avait pas encore fécondé l'esprit de recherche du monde médical et scientifique.

Toujours est-il que cette dissertation exprimée dans un langage d'une grande pureté classique, émaillée de citations latines témoigne d'une richesse d'érudition et d'une recherche permanente non seulement du « comment » mais aussi du « pourquoi » des actions pathogènes.

La même curiosité, sans cesse en éveil, va se manifester dans un domaine qui sollicitait depuis longtemps leur attention, celui de la phytopathologie. La Société des Sciences médicales de la Moselle vivement préoccupée de l'influence funeste que la maladie de la pomme de terre pouvait exercer sur la santé publique avait nommé, sur l'invitation du préfet, une commission chargée d'étudier la question. Les frères Monard, dont on connaissait la double compétence médicale et botanique, en furent les rapporteurs. Dans un document de quarante pages, très étudié, ils se livrent à une analyse minutieuse du phénomène, qualifié de carie scrophuleuse, et en recherchent les causes. Le débat qui en résulte, mené à grand recours de références bibliographiques et d'arguments à priori, aboutit à récuser le parasitisme animal, autant que végétal ou cryptogamique au profit d'une physiogenèse essentiellement vitaliste autant que finaliste chère à Van Helmont et à Barthez de Montpellier.

Ce rapport n'en servit pas moins de point de départ et de base à d'autres travaux plus novateurs, en particulier dans la pratique agricole de la sélection des tubercules de reproduction et de la régénération des espèces.

L'importance de ce document demandé par le préfet souligne le rôle qu'occupait à l'époque la Société des Sciences médicales de la Moselle dont la compétence débordait largement l'art de guérir les êtres humains.

Les frères Monard en firent partie dès leur retour d'Algérie. Ils s'y distinguèrent avec tant d'empressement que cinq ans plus tard, en juillet 1849, ils furent appelés, Charles à la présidence, Pascal à la vice-présidence de cette compagnie. Le discours inaugural prononcé par Charles

étudiait les améliorations de la santé publique par l'influence des sociétés de médecine. Dans ce plaidoyer pro domo, il glorifie, utilisant rappels historiques et aphorismes hippocratiques, les mérites de ces sociétés qui dès le début du XVIII^e siècle se sont multipliées à travers la France et au sein desquelles, je cite : « se préparent et s'élaborent en silence les plus grands et les plus remarquables travaux livrés à la publicité » où « s'élève à la gloire de la science un monument moins fastueux, sans doute, mais plus utile et plus durable que ceux à la construction desquels s'emploient le marbre et l'airain ».

Pascal, le cadet, manie avec une égale virtuosité l'élégante rhétorique de son aîné ainsi qu'en témoigne l'éloge historique qu'il publie la même année sur le médecin inspecteur Moizin, membre de la Société et Messin d'adoption. Il occupa à l'hôpital d'instruction de Metz et plus tard à Paris les postes de professeur d'hygiène militaire, de thérapeutique et de clinique médicale avec une distinction unanimement reconnue. Élève préféré de Bichat, il fut appelé en fin de carrière à l'honneur de remplacer au Val de Grâce l'illustre Broussais dont la forte personnalité avait marqué tout le monde médical de l'époque.

Dans cet éloge Pascal exalte, non seulement le mérite du défunt, mais analyse aussi avec finesse et pénétration la doctrine qui présidait à son œuvre. L'emphase un peu surannée des louanges ne masque pas la grande élévation de la pensée qui l'inspire.

D'autres champs d'application viennent solliciter le talent des deux frères.

L'administration municipale de Metz, avertie de leur entière disponibilité, les pria d'assurer les fonctions d'administrateur des hospices civils. Ils remplirent ces nouveaux devoirs avec leur zèle coutumier, apportant à leur tâche ce sens de l'équité et cette rectitude du jugement si nécessaires à la solution des problèmes administratifs hospitaliers.

Des voix plus autorisées que la mienne vous diront leur contribution aux travaux de la Société des Sciences naturelles de la Moselle.

Tant de mérites ne pouvaient rester ignorés du grand public et nos compatriotes ressentiront leurs décès, de Charles d'abord, de Pascal ensuite, avec regret et douloureuse sympathie.

Ce qui les séduisait c'est peut-être moins la science des deux frères que le rayonnement de leurs qualités humaines, la bienveillance de leur caractère, leur grande expérience des hommes, leur loyale et douce confraternité, leur charité d'apôtre. Ils étaient de ceux qui sentent le bonheur de vivre pour les autres plus que pour eux-mêmes. Leurs discours avaient l'éloquence du cœur, leur style l'élégance des humanistes.

Si l'on mesure toutefois la valeur de leurs travaux scientifiques à l'échelle des acquisitions modernes, force est de convenir que les Monard sont restés les enfants attardés du *Siècle des Lumières*, du siècle de l'*Histoire naturelle de Buffon*, du discours sur les sciences de Rousseau, de l'*Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert*.

La finesse de leurs analyses étiopathogéniques, essentiellement axées sur l'étude des milieux et des mécanismes neurophysiologiques ne leur a pas permis de découvrir la cause première des maladies, mais elle a contribué sur le plan clinique à leur spécification nosologique et préparé ainsi les voies à l'avènement des solutions microbiologiques.

A ce titre les frères Monard peuvent être considérés comme appartenant à l'élite des précurseurs.

Notre société, en conclusion, doit être légitimement fière de se prévaloir d'ancêtres de cette qualité. Leur bienfaisance a fortifié ses assises. Leur vie exemplaire s'impose à son édification et à celle des générations futures. Elle nous engage à honorer fidèlement leur mémoire.

Je remercie notre président de m'avoir donné l'occasion d'y contribuer.

BIBLIOGRAPHIE

- Charles et Pascal Monard, Gazette des Hôpitaux, 1844, n° 135, 19 novembre 1844, p. 540.
- Charles et Pascal Monard, Réflexions sur la doctrine des crises dans son application aux maladies du Nord de l'Afrique comprenant le mode de développement des fièvres d'accès et leurs conséquences, Communiqués à la Société des Sciences Médicales de la Moselle, in-8°, Metz chez Verronais, 1847.
- Monard (Charles et Pascal), Rapport sur les maladies observées à Alger en 1838, à l'hôpital militaire du Dey, A XLVII, p. 193-238.
- Rapport sur la maladie des pommes de terre présenté à la Société des Sciences Médicales de la Moselle dans les séances du 7 octobre et du 14 décembre 1847, Metz, Verronais, 1884, Charles et Pascal Monard, rapporteurs.
- Notice sur Pascal Monard par M. Fridrici, extrait du XIV^e Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de Metz, Metz, Verronais, 1876.
- Ministère de la Défense, Service historique, Château de Vincennes, dossier n° 729. États des services de Charles et de Pascal-Claude Monard.
- Eloge historique de Charles Monard, médecin principal des Armées, par le Dr Scoutetten. Exposé des travaux de la Société des Sciences Médicales de la Moselle, séance du 22 août 1854.
- Le service de Santé des Armées en Algérie, 1830-1958. Périodique : Regard sur la France, 2^e année, n° 7.
- Le Service de Santé Militaire de ses origines à nos jours, Edition S.P.E.I., Paris, 1961.

**BULLETINS
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE
DE LA
DE LA MOSELLE**

1 ^{er} cahier	1841	21 ^e cahier	1901
2 ^e	— 1844	22 ^e	— 1902
3 ^e	— 1845	23 ^e	— 1904
4 ^e	— 1846	24 ^e	— 1905
5 ^e	— 1849	25 ^e	— 1908
6 ^e	— 1851	26 ^e	— 1909
7 ^e	— 1855	27 ^e	— 1911
8 ^e	— 1857	28 ^e	— 1913
9 ^e	— 1860	29 ^e	— 1921
10 ^e	— 1866	30 ^e	— 1924
11 ^e	— 1868	31 ^e	— 1926
12 ^e	— 1870	32 ^e	— 1929
13 ^e	— 1874	33 ^e	— 1932
14 ^e	— 1876	34 ^e	— 1935
15 ^e	—	35 ^e	— 1938
(1 ^{re} partie)	1878	36 ^e	— 1950
(2 ^e partie)	1880	37 ^e	— 1955
16 ^e cahier	1884	38 ^e	— 1960
17 ^e	— 1887	39 ^e	— 1965
18 ^e	— 1893	40 ^e	— 1970
19 ^e	— 1895	41 ^e	— 1975
20 ^e	— 1898		

La plupart des cahiers restent disponibles depuis le n° 1. Adresser desiderata au siège de la Société.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE LA MOSELLE - 41^e CAHIER - 1975

**BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE
DE LA
MOSELLE**

QUARANTE ET UNIÈME CAHIER

Le siège de la Société est situé rue Dupont-des-Loges, n° 25
(Maison Monard) METZ

Imprimerie des « EDITIONS LE LORRAIN »
14-16, rue des Clercs - METZ

1975